

Robert Seethaler

Acteur et écrivain renommé outre-Rhin, il confie que c'est sa très mauvaise vue qui l'a poussé sur les planches. Et qui lui vaut sa sensibilité littéraire si particulière, dont témoigne « Le Tabac Tresniek »

Lumières du malvoyant

FLORENCE NOIVILLE
ENVOYÉE SPÉCIALE À BERLIN

Avez-vous déjà respiré le parfum d'une lettre ? D'une missive à l'ancienne – comme au XX^e siècle – écrite sur du papier et reçue par la poste ? Nous ne parlons pas de sa tonalité affective ni des sentiments qu'elle exprime, mais bien des senteurs qui s'en dégagent – l'odeur des mots. Page 171 du *Tabac Tresniek*, le jeune héros, Franz, reprie une lettre qu'il vient de recevoir de sa mère et y plonge les narines. « Elle sentait les planches de ponton putrides et les roseaux secs de l'été, les petits morceaux d'écorce calcinés, le beurre clarifié en train de fondre et le tablier maternel saupoudré de farine. »

Des descriptions à faire pâlir les nez d'Hermès ou de Guerlain, on en trouve à foison chez Robert Seethaler. « C'est que je suis venu au monde avec un grave défaut de la vision... », explique, comme pour s'excuser, l'écrivain autrichien. Nous sommes à la Literaturhaus, dans le quartier de Charlottenburg, à Berlin. Autour de nous, les clients ont tout de suite repéré Robert Seethaler. Pas seulement à cause de sa taille – ce géant blond mesure plus de 2 mètres. Mais surtout parce que son cinquième roman, *Ein ganzes Leben* –, *Une vie entière*, récemment publié par Hanser et en cours de traduction aux éditions Sabine Wespieser – a fait de lui la coqueluche des médias et la star des librairies allemandes. Hambourg, Düsseldorf, Dresde, Munich, Cologne... : Seethaler est attendu partout. C'est presque un miracle de pouvoir l'attraper ici, à Berlin, où il vit depuis qu'il a quitté l'Autriche, au milieu des années 1990.

Mais revenons au défaut oculaire. « Quand j'étais enfant, à Vienne, j'allais à l'école pour les malvoyants, se souvient Seethaler. J'ai découvert la lecture par la voix de ma mère. Le monde extérieur m'effrayait. L'imaginaire m'offrait une consolation, un refuge peuplé d'émotions et d'images en mouvement... » Seethaler anticipe ma question. « Là, par exemple, tandis que je vous parle, je vous distingue, car je porte des lentilles et ai subi plusieurs opérations. Mais si je ferme les yeux, ne vous offusquez pas. Ce n'est pas de l'impolitesse. C'est une manière, au contraire, de me rapprocher de vous... »

Comme s'il faisait plus clair dans l'obscurité. Comme s'il était plus facile d'approcher les choses quand on ne les voit

Parcours

1966 Robert Seethaler naît à Vienne (Autriche).

Années 1980 Il étudie à la Schauspielschule pour devenir acteur.

1994 Après avoir joué dans de nombreux films et au théâtre, il s'illustre dans la série allemande « Une équipe de choc » (« *Ein Starkes Team* »).

Années 2000 Il écrit 5 romans et 3 scénarios (non traduits).

2015 Best-seller en Allemagne, *Ein ganzes Leben* (*Une vie entière*) paraîtra chez Sabine Wespieser.

pas. C'est ce qui frappe chez Robert Seethaler : le visible n'est pas tout. Pour un peu, on conseillerait de lire ses livres dans le noir, les yeux fermés... Plus tard, l'écrivain expliquera qu'il est doué de synesthésie. C'est-à-dire qu'il associe naturellement – comme Rimbaud dans ses *Voyelles* – des lettres et des couleurs ou des chiffres et des sons. « Depuis toujours. Je suis né comme ça... » Cette particularité de son cerveau a-t-elle une influence sur sa manière d'écrire ? « Ces images flottent, dit-il, elles sont sans cesse là, comme un décor, en arrière-plan. L'important pour moi, c'est de transmettre une expérience sensorielle derrière les apparences. »

De l'invisible, la conversation glisse vers l'inconscient. « Freud m'a toujours passionné, confie-t-il, comme médecin mais aussi comme "littérateur". » A 16 ans, à Vienne, Seethaler devore *L'interprétation des rêves* puis se lance dans des études de psychologie. C'est l'âge auquel il est en conflit avec lui-même. A cause de cette « histoire d'yeux », comme il l'appelle. « Je vivais replié. Il fallait que je sorte de mon coin sombre. Que je me dépasse. J'ai décidé d'aller vers la lumière. Je suis devenu acteur... »

On imagine le tour de force. Diplômé de la Schauspielschule, l'académie d'art dramatique de Vienne, Seethaler joue dans nombre de longs-métrages, séries télévisées et pièces de théâtre. Cette année, le réalisateur italien Paolo Sorrentino lui a demandé de tenir un rôle dans *La Giovinezza* (« La jeunesse », sur les

écrans en 2015), aux côtés de Michael Caine et Rachel Weisz. « J'ai dit cinq fois "non", et puis j'ai fini par accepter, dit-il. En principe, le film sera montré à Cannes au printemps. Je n'ai pas un très grand rôle mais, grand ou petit, c'est la dernière fois que je joue. A 48 ans, je me rends compte que le métier d'acteur n'est pas fait pour moi. Je me sens nu dans la lumière. Etre vu suscite chez moi de la honte. Il n'y a rien de plus effrayant que d'être regardé. »

« A 48 ans, je me rends compte que le métier d'acteur n'est pas fait pour moi. Je me sens nu dans la lumière »

Ecrire des romans, des scénarios : désormais, Robert Seethaler ne veut plus faire que ça. On lui demande de quoi parlent ses autres livres, ceux qui n'ont pas (encore) été traduits en français. « Leur point commun, dit-il, c'est qu'ils mettent en scène un "outsider" à qui la marginalité confère une force. Dans le premier – vous allez sourire parce que vous y verrez, comme souvent dans les premiers romans, une dimension autobiographique, et vous n'aurez pas tort –, dans le premier donc, mon personnage principal est une jeune fille de 16 ans avec... de très grosses lunettes. C'est quelqu'un de timide, qui

parle à peine, mais qui, un jour, trouve le courage d'empoigner sa vie. Un peu comme Franz dans *Le Tabac Tresniek*, cette fille porte un regard naïf sur le monde. Mais quand je dis "naïf", attention : c'est un mot que j'entends de manière extrêmement positive. Un mot qui veut dire "étonné", "ouvert", "frais"... »

Cette disponibilité bienveillante, on la retrouve chez Andreas, le héros de *Ein ganzes Leben*. « Comme tout bon petit Autrichien, j'ai eu une enfance où la montagne, la neige, le ski ont joué un grand rôle, raconte Seethaler, dont le père était plombier et la mère secrétaire. Un jour, sur une remontée mécanique, j'ai été envahi par un calme particulier. La forêt, le bruissement des sapins, le crissement de la neige : il y avait là quelque chose de magnifique et d'angoissant. C'est cet étrange alliage – une boule de silence, de beauté et d'angoisse – qui est devenu le noyau dur de mon histoire. »

Selon les mots de son auteur, *Ein ganzes Leben* raconte la vie d'Andreas, un vieil homme vivant seul dans une vallée perdue au milieu des montagnes. Et qui raconte sa vie, toute sa vie. « Vous voyez à quel point c'est simple, dit Seethaler. Ce qui m'intéressait, ce n'était pas seulement l'irruption de la modernité dans cet endroit reculé. C'était que, comme souvent chez les vieillards, Andreas, quand il revoit son existence, place sur le même plan les événements banals et les épisodes dramatiques. La mort du frère, un bidon de lait renversé par le chien. Sans jugement ni morale. Son récit, c'est l'observation stricte de ce qui a été. L'observation et l'acceptation. »

Seethaler marque une pause. Puis corrige : « Ou plutôt non. Andreas n'accepte pas la vie. Il la prend dans ses mains. Nehmen und hinnehmen. Prendre et accepter. En allemand, les deux verbes ne signifient pas la même chose... » On pourrait observer qu'en français non plus, mais cela nous éloignerait du sujet. On a juste envie de dire à Seethaler que l'on « prend » un énorme plaisir à le lire, et que ce plaisir, on « l'accepte » sans difficulté. Plus délicat est d'analyser vraiment de quoi il est fait. Ses ingrédients. Comme on dirait « bois, roseau sec, écorce calcinée », on pourrait dire authenticité, simplicité et naïveté, au sens seethalien du terme. Mais il y a plus. Un charme opaque. Une manière mystérieuse de poser sur le monde ce « non-regard » étonné d'écrivain malvoyant. Qui nous apprend à le relire, ce monde, juste un peu différemment. ■

Extrait

« Le Salzkammergut », dit le professeur avec une étrange distorsion de la bouche, censée probablement exprimer un sourire. « Très bien. »

« De l'Attersee », précisa Franz. Et inexplicablement, pour la première fois de sa vie, il éprouva de la fierté pour ce drôle de trou pluvieux qu'était son pays natal.

Puis il posa quelques pièces sur le comptoir, cala le paquet bien ficelé sous son bras et tourna les talons. D'un bond, Franz fut à la porte et la lui ouvrit. Le vieil homme le gratifia d'un signe de tête et sortit dans la rue où le vent lui ébouriffa la barbe. Il a une drôle d'odeur, ce vieux monsieur, songea Franz, il sent le savon, l'oignon, le cigare et, bizarrement, aussi un peu la sciure de bois.

« Mais qui était-ce ? », demanda-t-il après avoir refermé la porte. Il dut presque se faire violence pour redresser l'échine et se départir de la posture déférente qui l'avait plié en deux sans qu'il en eût conscience. « C'était le professeur Sigmund Freud », répondit Otto Tresniek, en s'écroulant dans son fauteuil avec un gémissement. »

LE TABAC TRESNIEK, P. 39

Dérèglements

« TOUT LE MONDE s'en allait. C'était comme si le monde entier faisait ses paquets pour aller Dieu sait où. » Un peu avant l'Anschluss, à Vienne, beaucoup de familles s'exilent. Le jeune Franz, lui, arrive tout juste ! En 1937, il a quitté ses montagnes autrichiennes du Salzkammergut pour « monter » à la capitale. Vienne jette ses derniers feux intellectuels et artistiques.

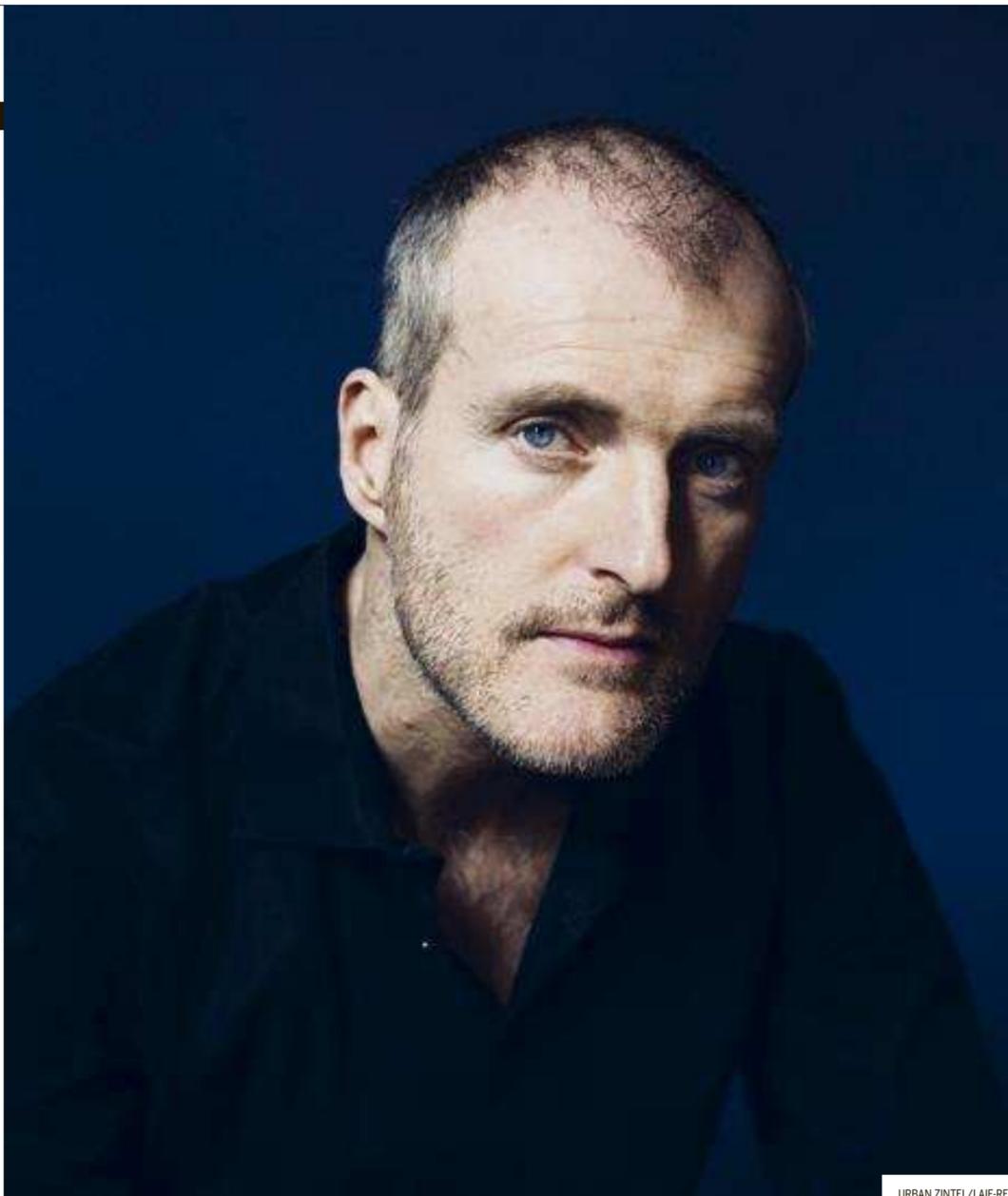
Au tabac Tresniek, où il fait ses armes professionnelles auprès d'Otto Tresniek, un burocrate unijambiste aussi attachant que haut en couleur, Franz découvre le monde à tra-

vers la presse et fait la connaissance du « docteur des fous », le professeur Freud, qu'il approvisionne en cigares. Cela tombe bien, Franz est fou lui aussi, fou d'Anezka, une artiste de cabaret – Freud ne pourrait-il l'aider à surmonter ses tourments ?

Dans *Le Tabac Tresniek*, qui se lit d'un trait, on est face à deux formes de dérèglements – l'ébranlement du premier amour et le raz de marée nazi –, deux fils que Seethaler entrelace avec une fausse candeur extrêmement rafraîchissante. Franz est un pur. Un juste, pas intimidé pour deux sous par les gesticulations des gestapistes. Il le paiera

cher. A la fin du roman, tandis que Freud s'éloigne en train de la Westbahnhof, lui est poussé dans une voiture sombre qui s'arrête devant le tabac. Le livre de Robert Seethaler a la simplicité et la puissance des contes. C'est une ode à l'innocence. Ou, si l'on aime mieux, à la « naïveté » au sens où l'entend Seethaler. Quelque chose qui rafraîchit et qui réchauffe, simultanément. ■ FL. N.

LE TABAC TRESNIEK (Der Trafikant), de Robert Seethaler, traduit de l'allemand (Autriche) par Elisabeth Landes, Sabine Wespieser, 256 p., 20 €.



URBAN ZINTEL/LAIF-REA

Publiez
votre livre gratuitement

Aide à la mise en page,
dépôt légal,
impression sur-mesure...
jepublicmonlivre.chapitre.com

Les éditions
CHAPITRE.COM

01 41 02 06 61